

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ETATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Edité par  
**Le Matin**  
2, 4, 6  
boulevard Poissonnière  
PARIS

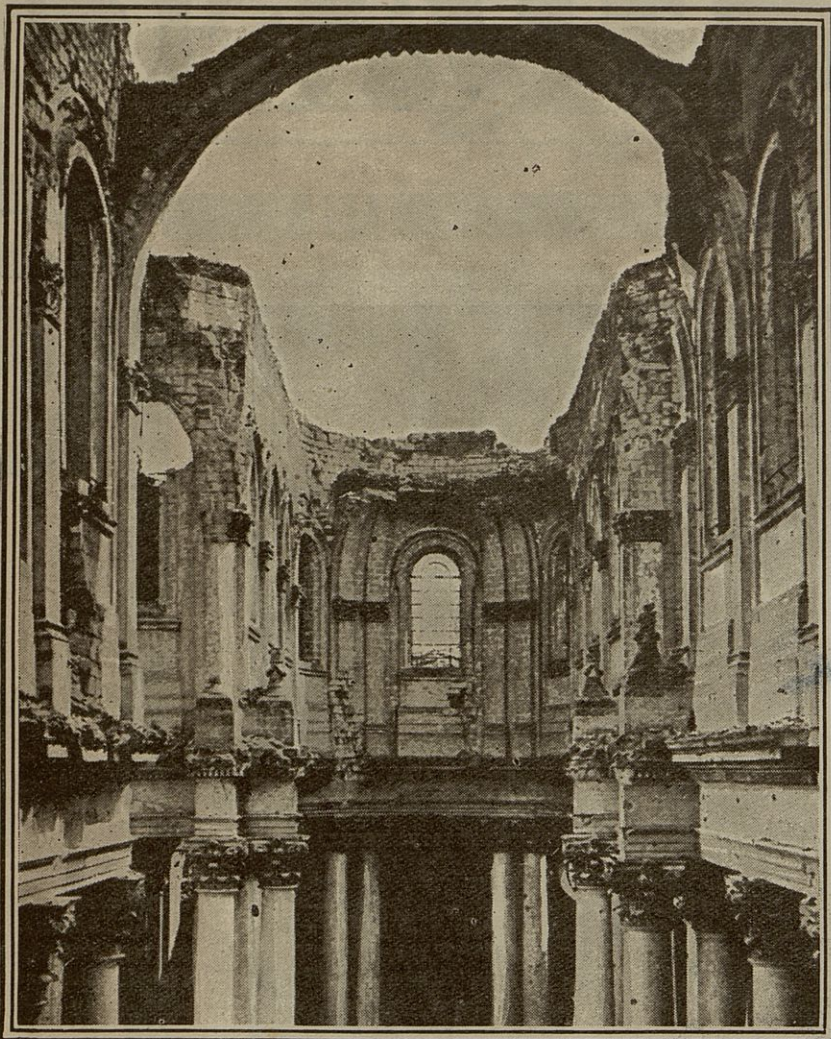
*G. Passaga*

Abonnement pour la France... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs



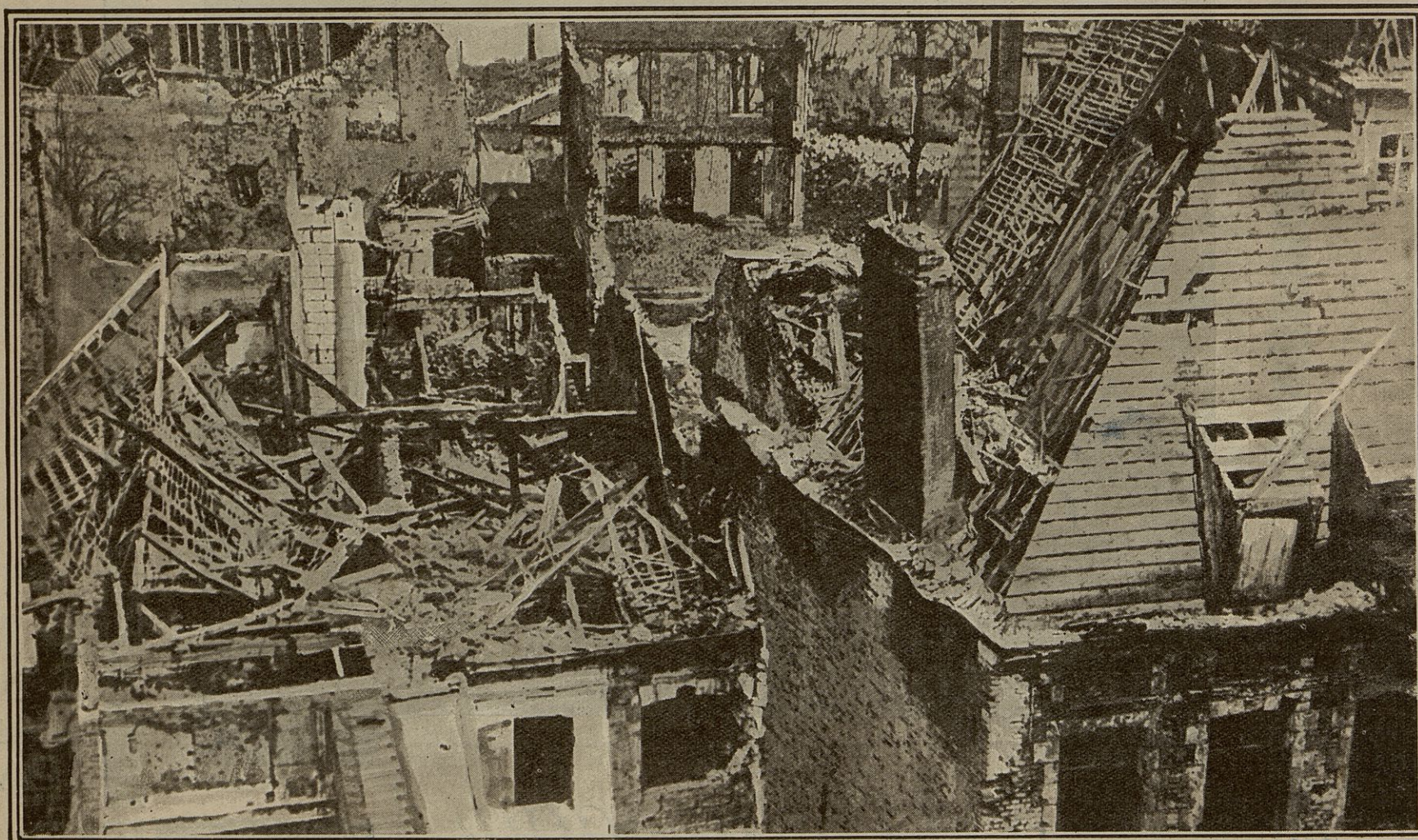
## LE MARTYRE DE LA VILLE D'ARRAS



La cathédrale d'Arras, ancienne église de l'abbaye de Saint-Vaast, était un monument de vastes proportions. Les Allemands en ont poursuivi méthodiquement la destruction, et on voit par cette photographie qu'ils ont trop bien réussi.



La cathédrale n'est pas le seul édifice religieux d'Arras dont les Allemands aient pris à cœur la destruction. Voici une autre église sur laquelle ils se sont vengés de leurs récentes défaites en Artois : elle a été coupée en deux par un de leurs obus.



Arras a sa place marquée dans le martyrologe des villes de France. Les Boches ont mis à la ruine le même acharnement qu'ils déploient contre Reims. Grâce aux victoires de l'armée britannique qui les a repoussés à plusieurs kilomètres, ils n'ont pu achever complètement la malheureuse cité. Mais qu'en reste-t-il ? Si le quartier dont on voit ici un coin est l'un des plus éprouvés, tous ont énormément souffert. Une partie de la population s'est pourtant obstinée à rester dans la ville où la vie municipale n'a jamais été arrêtée.



# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 10 au 17 Mai

**L** remaniement vient d'être effectué dans le personnel de notre haut commandement, sans que pour cela soit modifié le principe sur lequel repose son organisation. Nous avons pour généralissime, depuis le 15, le général Pétain, qui est remplacé à la tête de l'état-major général par le général Foch, et le général Nivelle reçoit le commandement d'un groupe d'armées. On ne peut que se réjouir de voir réunis, dans la même décision du gouvernement, trois noms de chefs aussi populaires et aussi dignes, par les talents qu'ils ont montrés, de la confiance de la nation.

Sur le front britannique la bataille est toujours violente. De nouvelles positions allemandes ont succombé sous les coups de nos alliés : la muraille que l'ennemi leur oppose craque de toutes parts. On se fera une idée de la puissance de l'offensive britannique par les chiffres suivants : au cours des six dernières semaines nos alliés ont consommé en France plus de 200.000 tonnes de munitions, et plus de 50.000 tonnes de pierres pour la réparation des routes.

Dans les journées du 10 et du 11, les combats affectent plutôt les secteurs de Bullecourt, de Fresnoy et d'Arleux, où des contre-attaques furieuses, répétées, sont toutes repoussées par nos alliés qui, prenant ailleurs l'initiative, forcent l'ennemi au sud de la Souchez et au sud de la Scarpe. Mais ce ne sont là que des incidents. Une affaire autrement importante a lieu le 12 : ce jour-là, les Anglais prévenus qu'ils vont être attaqués par des forces considérables dans la région Bullecourt-Quéant, prennent les devants et après un combat de plusieurs heures enlèvent la majeure partie du village de Bullecourt. Cette position devant laquelle, au début de leur offensive actuelle, ils avaient dû s'arrêter, était regardée par les Allemands comme le plus sûr boulevard de Cambrai. Avec la position tombent, sur un front d'environ mille mètres, les lignes allemandes à cheval sur la route Arras-Cambrai, et comprenant plusieurs points fortifiés.

Bullecourt était un des principaux bastions d'une ligne de défenses par laquelle Hindenburg a peut-être compté remplacer les fortifications de la Somme ; pour cette raison, et bien que cette ligne soit difficile à définir, on lui a donné le nom du maréchal ; avec Bullecourt c'est un peu du prestige du glorieux soudard qui s'évanouit. Un second succès complet pour les Anglais la journée du 12 : un autre pilier de la fameuse ligne, le village de Rœux, au nord de la Scarpe, arrête leur progression ; ils s'emparent de ses approches les plus fortes : le cimetière et une fabrique en ruines. Le 13, nos alliés ont fort à faire pour se maintenir sur leurs nouvelles positions : néanmoins ils poussent quelque peu leur ligne autour de Rœux et continuent à chasser les Allemands de Bullecourt. Rœux est entièrement conquis le 14. Toutes ces batailles se soldent pour l'ennemi par une quantité effroyable de morts : quant aux prisonniers, c'est en masse que les Anglais les emmènent à l'arrière. Les réactions de l'ennemi remplissent la journée du 15 : de Rœux à Bullecourt elles sont incessantes, faites avec de gros effectifs, et ne réussissent à reprendre aucune position essentielle à nos alliés. Ces derniers, au contraire, accusent le 16 une progression intéressante sur la ligne Hindenburg : bien qu'ils soient au delà, à l'est et au nord de Bullecourt, il y a encore dans les restes du village quelques Allemands avec lesquels le combat reste engagé. Après un violent bombardement l'ennemi lance une forte contre-attaque entre Gavrelle et la Scarpe. Après quelques fluctuations il est repoussé avec des pertes extrêmement lourdes.

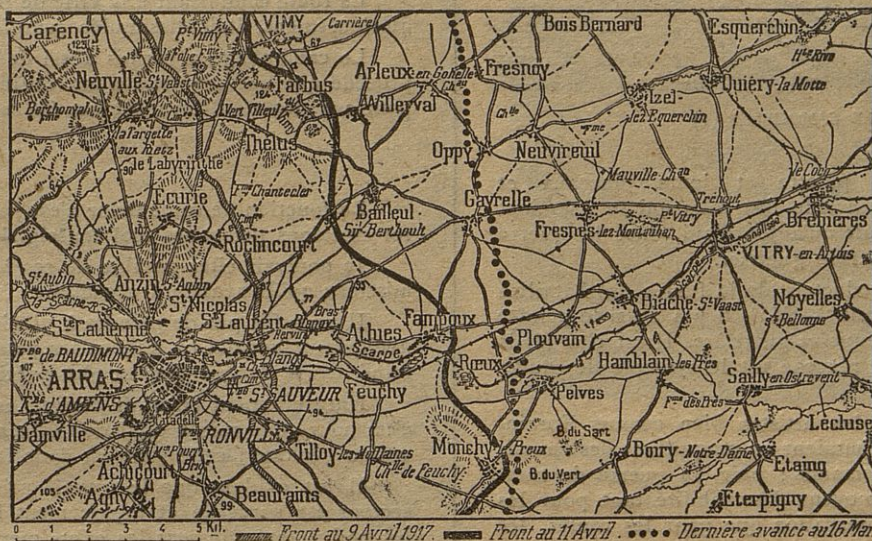
Sur le front français, nous assistons à la continuation des opérations dans l'Aisne et en Champagne. De nombreuses réactions ont été tentées par l'ennemi sur le théâtre de nos récentes victoires ; elles ont échoué sur tous les points attaqués. Le Chemin-des-Dames, la région de Chevreux sont particulièrement visés par les Allemands le 10 ; quant à nous, nous élargissons nos positions sur les pentes nord du plateau de Vauclerc, ainsi qu'au nord-ouest de Prosnes. Dans la région de Chevreux nos troupes enlèvent aux Allemands, le 11, un de leurs centres de résistance ; les contre-attaques habituelles se produisent dans tous les secteurs de cette partie du front, ce jour-là, le 12, le 13, le 14. Elles n'aboutissent qu'à des échecs. Le 15 se produit contre nos lignes une attaque beaucoup plus importante, dans la région au nord-ouest de Bray-en-Laonnois, en particulier vers les Bovettes et l'Epine de Chevrigny. Nos feux brisent

l'élan de l'ennemi, cependant une fraction de ses troupes arrive à prendre pied dans un de nos éléments, au sud-ouest de Filain. Ce maigre succès et les autres tentatives depuis le 10 coûtent de grosses pertes aux Allemands. Cela ne les empêche pas de revenir à la charge le 16, avec des forces plus considérables que les autres jours, dans la région du Moulin de Laffaux ; leur attaque embrasse 4 kilomètres de front, au nord et au nord-ouest de ce lieu, jusqu'à la voie ferrée de Soissons à Laon. La lutte est extrêmement mouvementée, et finalement aboutit à une défaite des Allemands qui laissent beaucoup de morts sur le terrain et de prisonniers entre nos mains. Une vive agitation a été constatée dans la région de Verdun et de là jusqu'en Alsace ; au nord de Bezonvaux, en Woëvre, en Lorraine, et dans le secteur d'Ammerzwiler, nos troupes ont à plusieurs reprises forcé les lignes de l'ennemi, bouleversé ses ouvrages et fait des prisonniers.

### L'OFFENSIVE ITALIENNE

Il y a longtemps que les Italiens restaient sur leurs lignes sans paraître chercher à les déplacer. Les rigueurs d'un hiver interminable, l'abondance des neiges, leur interdisaient d'ailleurs les opérations de quelque

envergure. D'ailleurs ils étaient condamnés à l'expectative par les manœuvres ambiguës des Austro-Allemands qui, à un certain moment, ont massé des forces considérables dans la région du Trentin. Leurs communications n'avaient à signaler que l'action toujours vigoureuse de leur artillerie, et quelques petites opérations d'intérêt tout local. Cependant, depuis quelques jours, on voyait le travail de l'artillerie prendre de plus en plus d'ampleur ; il était à prévoir que nos alliés ne tarderaient pas à reprendre l'offensive. En effet, le 15, après un bombardement plus violent que de coutume des lignes ennemies, l'infanterie italienne est passée à l'attaque dans les secteurs de l'Isonzo, depuis Tolmino jusqu'à la mer, c'est-à-dire sur un front de 50 kilomètres. Son action s'est exercée principalement dans la zone de Plava, sur les pentes du mont Cucco, sur les hauteurs à l'est de Gorizia et du Vertoibizza, et s'est traduite là par des progrès très appréciables. Pendant ce temps, d'autres forces italiennes agissaient avec succès dans le secteur septentrional du Carso contre les lignes autrichiennes à l'est de Dosso-Fati. Les premiers résultats de cette nouvelle bataille furent, à l'aile gauche italienne, la conquête de plusieurs points importants : village de Bodrez, sur l'Isonzo ; cote 383, au nord-est de Plava ; crête du mont Cucco (cote 611) et du Vodice (cote 524). A l'aile droite, des progrès sensibles sur les pentes du mont Santo. A l'est de Gorizia, la cote 194, au nord de Tivoli.



LA BATAILLE ANGLAISE SUR LA SCARPE

### NOTRE COUVERTURE

#### LE GÉNÉRAL PASSAGA

Le nom du général Passaga a jailli des victoires de l'automne 1916 devant Verdun ; il commandait la division « la Gauloise » fameuse par sa cranerie, son entrain endiablé et sa gaité, à qui ces victoires valurent la fourragère ; le 24 octobre, la division avait enlevé le bois de la Caillette, le 15 décembre elle s'empara des hauteurs d'Hardaumont, faisant 3.000 prisonniers, enlevant 30 canons, anéantissant deux divisions allemandes.

Le général Passaga est né le 3 octobre 1863 à Angers. Entré à Saint-Cyr en 1883, il a fait une partie de sa carrière dans l'armée coloniale, en Cochinchine, au Cambodge, au Sénégal, au Dahomey où il fut blessé d'un coup de feu.

Lorsque la guerre éclata, il était lieutenant-colonel et fut placé, par intérim, à la tête de la 38<sup>e</sup> brigade d'infanterie. Comme général de brigade il commanda, en 1916 la 105<sup>e</sup> division d'infanterie, puis fut nommé général de division à titre temporaire. Les brillantes actions de Verdun lui valurent le commandement du 32<sup>e</sup> corps d'armée et la cravate de commandeur de la Légion d'honneur avec le motif suivant :

Officier général de grande valeur qui n'a cessé de montrer depuis le commencement de la campagne les qualités militaires les plus solides et les plus brillantes. A su faire de sa division une unité de premier ordre sur laquelle il exerce personnellement une action puissante. Dans la journée du 24 octobre, grâce à une préparation méthodique et à un merveilleux entraînement, a enlevé d'un seul élan toutes les positions allemandes au sud et à l'est du fort de Douaumont, sur une profondeur de 3 kilomètres, a gardé le terrain conquis en repoussant de violentes contre-attaques.

Le corps d'armée que commande le général Passaga a pris une part active à l'offensive du 16 avril.



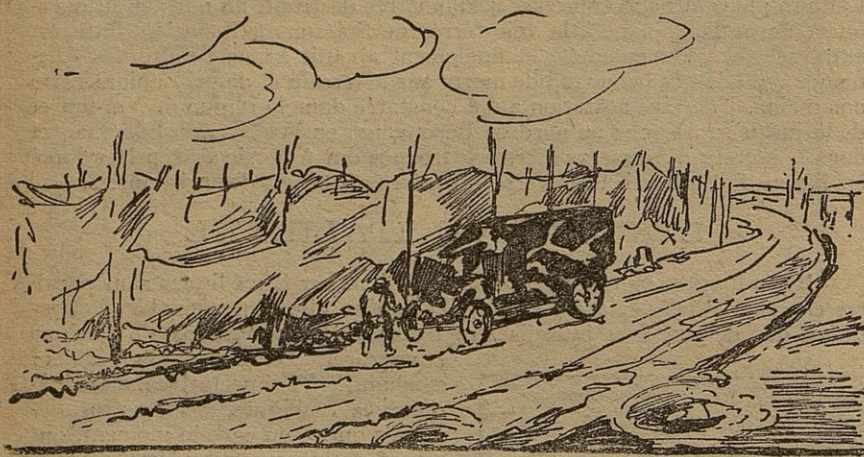
# Le "Camouflage" et la Guerre

Le camouflage est né pendant la guerre actuelle. Il a été imposé non par nous mais par nos adversaires qui, les premiers, se sont dissimulés en creusant des tranchées, en truquant leurs canons ainsi que leurs observatoires d'artillerie ou de commandement.

Avec notre naturel don d'assimilation nous cherchions et nous trouvions aussitôt les moyens de rendre certaines tranchées et nos batteries aussi invisibles que possible aux yeux de l'ennemi.

Si nous regardons l'histoire de nos épopées précédentes, nous pouvons voir que nos ancêtres ont toujours combattu « visages découverts et poitrines en avant ».

Si des Horace Vernet, des Detaille, en suivant les armées françaises,



ROUTE ET CAMION AUTOMOBILE CAMOUFLÉS (1)

avaient comme principales armes leur palette et leurs pinceaux et comme objectif à atteindre la reproduction exacte des faits qui se passaient devant eux, ils seraient bien étonnés de voir qu'aujourd'hui, dans la guerre actuelle, leur bagage inoffensif jouerait un rôle guerrier.

Sur le front, nous avons le peintre reproducteur de la fumée des batailles — c'est d'ailleurs tout ce qu'il voit maintenant. — Mais il y a aussi le peintre « camoufleur » qui est une nouveauté artistique et guerrière. Il est chargé de ruser avec l'ennemi, de le tromper, et son pinceau est le symbole de sauvegarde et d'invulnérabilité.

Les premiers « camoufleurs » étaient les artistes bien connus Forain, Guirand de Scévola et Abel Truchet. Ils débutaient en maquillant des canons qui déroutaient la curiosité des avions allemands ; puis, la guerre de tranchées se développant, ils cherchaient les moyens d'invisibilité tant pour les emplacements des batteries, des postes d'observation que pour les routes, les villages, les bois et les tranchées.

Les services rendus étaient bientôt reconnus des plus importants et nécessitaient le développement de la section de camouflage. D'autres artistes, comme de Segonzac, d'Espagnat, Rouville, Landowsky, Pinchon, Charmaison, Bouchard, Marc, Despiaux, A. Pommier, Bain, J. Villon, Redon, etc., se groupaient autour des précurseurs, apportant et leur talent et leur ingéniosité.

Ainsi toutes les différentes écoles étaient représentées et travaillaient dans un commun accord pour la victoire. Peintres classiques, impressionnistes ou cubistes, malgré leur rivalité artistique, présentaient un tableau parfait d'union sacrée !

Actuellement la section de camouflage s'est étendue considérablement. De quelques dizaines de membres qu'elle comptait dès les premiers mois de son apparition, son effectif, aujourd'hui, est de plus de mille, sans compter le personnel attaché à de nombreux ateliers disséminés dans la zone des armées.

La section de camouflage est détachée au génie ; elle est sous la haute direction du grand quartier général.

Chaque armée possède maintenant une équipe de camouflage, commandée par un officier qui est toujours en rapport direct avec l'état-major de cette armée. Les ordres sont communiqués au chef de la section qui se rend avec ses hommes sur les emplacements des secteurs où il est nécessaire de faire subir des transformations grâce au système de lignes brisant et rompant les formes qui est la base du camouflage.

Ainsi le long des routes, des chemins, dans tous les endroits où l'œil de l'ennemi — la « saucisse » — peut surprendre les mouvements, les déplacements de troupes, les ravitaillements, de longues toiles « d'emballage » sont tendues et s'échelonnent ; ces toiles, selon les particularités du terrain ou du site, sont peintes et imitent à s'y méprendre, pour des observateurs éloignés, la couleur du paysage et sont des rideaux peu susceptibles d'être découverts et derrière lesquels des troupes ou des convois passent inaperçus de l'ennemi.

Leur utilité, comme on doit s'en douter, est incontestable, mais il y a certains lieux où ce mode de camouflage ne s'allierait pas à la configuration du terrain, à ses accidents et à sa nature. Ainsi, dans certaines régions, on plante de faux sapins, de faux arbres, etc. Ces plantes artificielles masquent parfaitement et donnent une illusion complète, mais il est indispensable au bout

d'un certain temps de les changer, à la nuit, pour les remplacer par d'autres plus fraîches ; sans cela, l'ennemi aurait vite deviné le subterfuge.

Pour différents travaux que l'on est obligé de faire le jour, en arrière des lignes, on emploie encore ce stratagème, mais il faut être généralement proche d'un bois pour planter un bouquet d'arbres artificiels qui cachera les travailleurs ; sans ce voisinage le paysage semblerait anormal et l'artillerie ne tarderait pas à entrer dans une action qui se terminerait au désavantage des travailleurs.

Mais où le camouflage, le maquillage est surtout en honneur, c'est chez les artilleurs, qui doivent prendre toutes les précautions nécessaires, élaborer toutes les ruses possibles pour ne pas être démasqués par la curiosité toujours en éveil des avions. C'est une lutte journalière de tous les instants entre ces deux armes. L'une s'efforce de découvrir les batteries et ces dernières s'appliquent à se préserver de cette gênante attention en égarant l'ennemi sur de « fausses batteries », de faux abris, artistement truqués.

Les trains blindés, qui généralement circulent à toute vitesse sur des lignes construites à travers bois, sont camouflés ainsi que certains passages de lignes de voies ferrées. Peints de couleurs qui s'harmonisent avec le paysage ils sont encore maquillés par d'autres moyens que la censure ne permettrait pas de nommer.

Aussi bien en marche qu'à l'arrêt ils sont difficilement repérables.

Les ponts nouvellement construits, et ne figurant pas par conséquent sur les cartes d'état-major, sont généralement cachés à la vue des avions ainsi que certains marais jugés impraticables et sur lesquels le génie a jeté de longues passerelles surmontées de toiles qui reproduisent exactement le terrain. Il est impossible au meilleur observateur de deviner la supercherie.

Quant aux tours joués aux Boches par l'application des méthodes de camouflage, il en est de tout à fait ingénieux ; il en est même d'une gaminerie audacieuse et déconcertante dans ces régions de mort ; on ne pourra les dévoiler qu'après la guerre ; car la balourdise de nos ennemis permet de recourir aux mêmes « trucs » presque indéfiniment.

La route conduisant à la ville de Bapaume, que nous venons de reconquérir glorieusement, était dissimulée complètement par un camouflage savant.

Le camouflage a permis aussi de faire découvrir les mitrailleuses par un procédé que nos adversaires ont voulu également employer ; malheureusement pour eux, les résultats n'ont pas été semblables.



La fonction de camoufleur n'est pas toujours, comme pourraient se le figurer certaines personnes mal renseignées, sans danger.

Je pourrais citer nombre de ces braves gens qui ont payé de leur vie des missions qu'ils avaient à accomplir.

Il ne suffit pas de peindre à plusieurs kilomètres du front, « à l'arrière », quelques panneaux ou silhouettes pour que le travail du camoufleur soit terminé. Où le danger devient plus précis, c'est lorsqu'il faut faire « la pose ».

Naturellement l'endroit désigné est forcément visible de l'ennemi puisque c'est pour cette raison qu'il doit être masqué, truqué, pour tromper son observation gênante ; cette zone est donc forcément battue par l'artillerie.

Il est évident que le travail principal se fait la nuit ; mais comme ce secteur est surveillé et logiquement bombardé, les camoufleurs, comme tous les poilus, en subissent les effets meurtriers.

Les travaux dans la tranchée, dans les petits postes, présentent trop de multiples dangers pour qu'il soit besoin d'insister sur le rôle glorieux et souvent effacé du camoufleur.

Depuis que le camouflage a pris une place si importante dans la guerre



CAMOUFLAGE D'UNE GROSSE PIÈCE D'ARTILLERIE

moderne, nos alliés ont suivi les enseignements que nous leur avons donnés. C'est ainsi que les Anglais, les Italiens, les Russes ont formé avec les mêmes principes que les nôtres des sections de camouflage dont ils se montrent des plus satisfaits. La longueur de la guerre et ses particularités démontrent de plus en plus les services appréciables rendus par le camouflage qui, d'un art au début, est devenu maintenant une arme de sécurité et de protection.

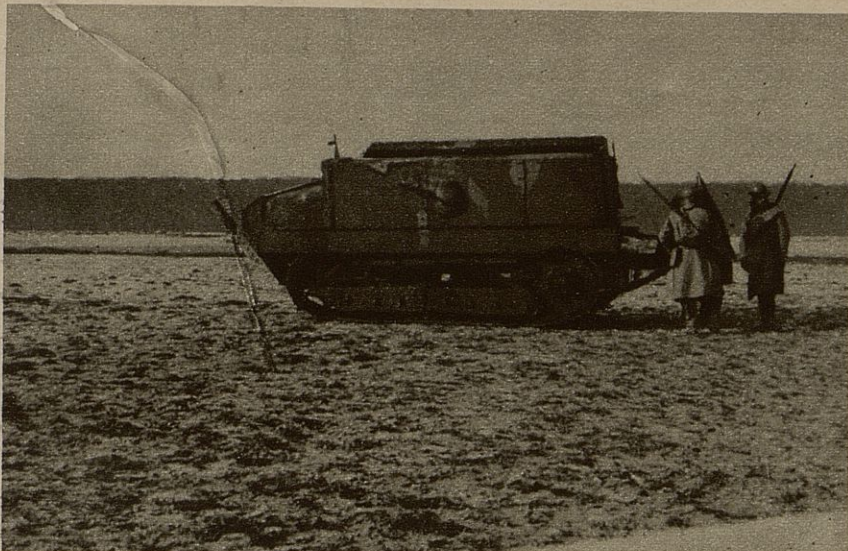
Il convient d'ajouter que, dans cette partie de la guerre, nous n'avons remarqué dans nos avances, sur le terrain occupé par les Allemands, que des imitations de « kamelote » qui n'avaient aucun rapport avec cet art guerrier et bien français que l'on appelle le camouflage, et que nous pouvons à juste titre être fiers de revendiquer.

GASTON D'ESTREZ.

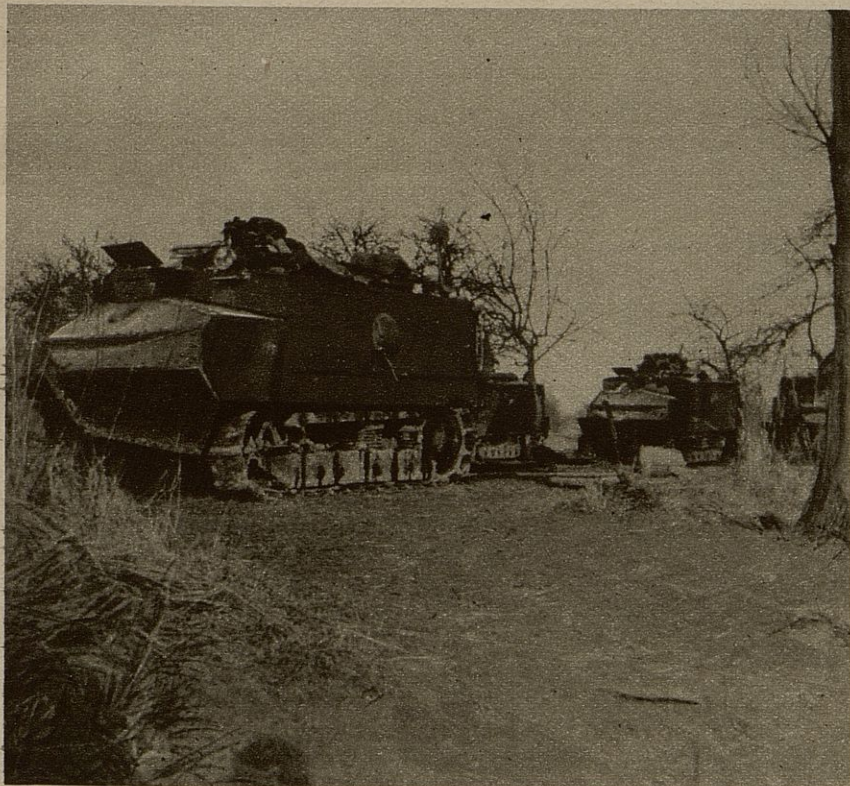
(1) Ces deux dessins sont dus à un de nos meilleurs artistes devenu peintre camoufleur.



## LES « TANKS » FRANÇAIS DANS LES DERNIERS COMBATS



*Voici un de nos « tanks » au repos ; l'allure générale est celle du « tank » anglais ; il y a cependant des différences sensibles dans les détails ; la chaîne motrice ne passe pas au-dessus de l'engin ; elle se trouve protégée par le blindage.*



*Ces « tanks » sont en route vers les premières lignes où ils appuieront l'action de l'infanterie. Au-dessous on voit à l'avant la lame qui coupe les fils de fer. Les équipages de ces nouveaux monstres ont fait preuve de l'héroïsme qu'on attendait d'eux.*



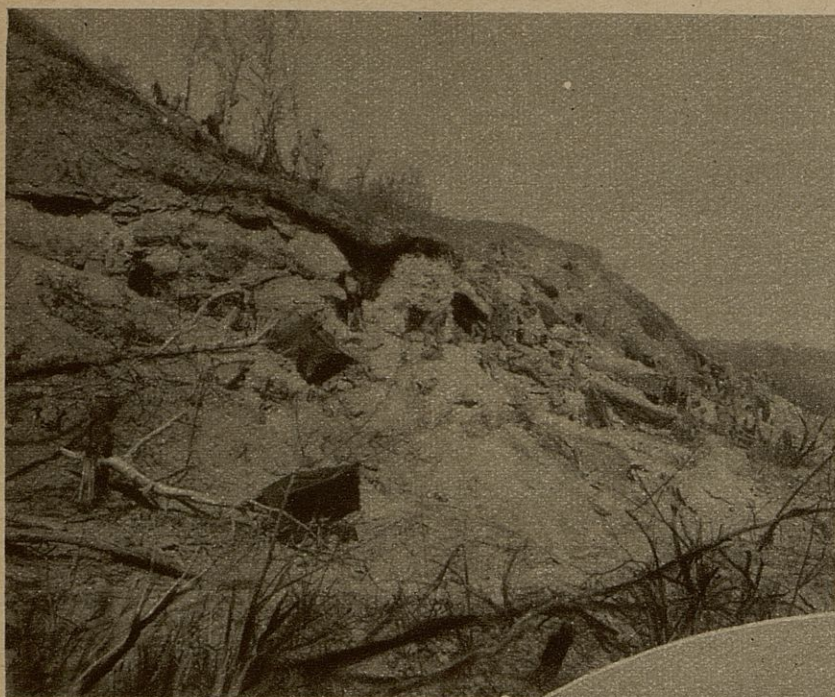
*Cette photographie montre un « tank » en action ; l'engin traverse une tranchée, son avant grimpe le talus ; les canons, dont il est armé, sortent de la coupole de protection.*



*Après les succès remportés par les « tanks » anglais il avait été décidé que notre armée serait dotée d'engins similaires ; des expériences avaient eu lieu en secret et ce n'est que par l'ordre du jour du général Nivelle, du 20 avril, que l'on a appris officiellement que notre « artillerie d'assaut » s'était distinguée dans l'offensive du 16. Trois semaines après il était permis de publier des photographies de nos « tanks » : nous en donnons ici des plus caractéristiques, prises sur le terrain de la bataille.*



## LA BATAILLE DE L' AISNE



Les Allemands occupaient, au nord de l'Aisne, une série de hauteurs boisées fortement escarpées dont cette vue peut donner une idée. Il a fallu à nos soldats toute l'énergie dont ils sont capables pour enlever ces crêtes sous le feu meurtrier des mitrailleuses ennemies.



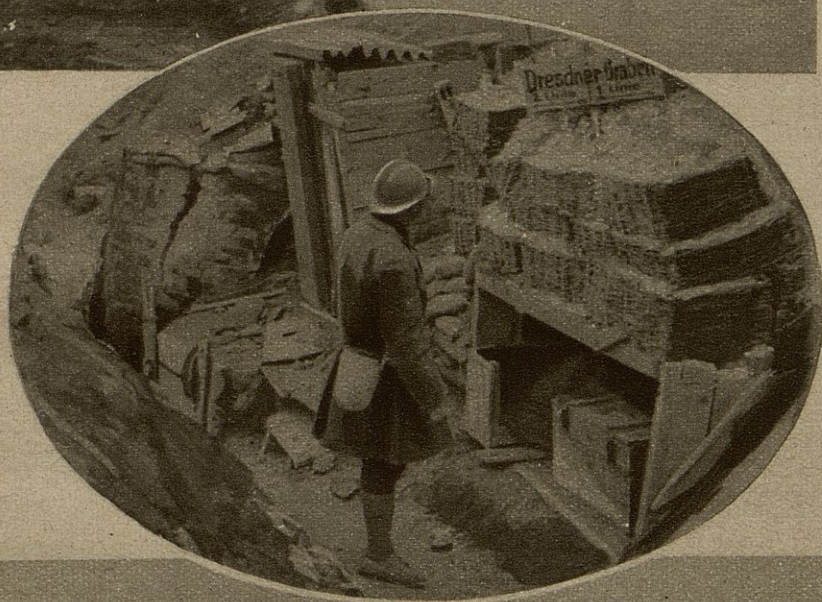
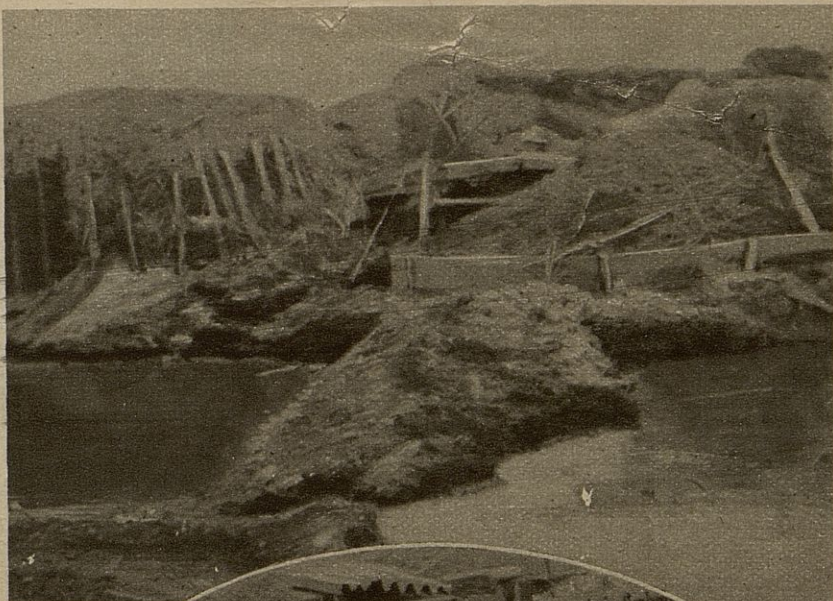
Près de Chavonne, un pont de construction moderne était jeté sur l'Aisne ; les Allemands crurent gêner les mouvements de nos troupes en le faisant sauter. On en voit en effet le tablier rompu, gisant dans la vase. Nos pontonniers eurent bientôt rétabli le passage.



Dans la zone embrassée par notre offensive de l'Aisne, l'artillerie n'a presque rien laissé debout. Certaines localités ont disparu de la surface du sol. Chavonne, qui comptait 230 habitants, n'est guère plus qu'un souvenir. Mais dans le cimetière, que représente notre photographie, les obus ont respecté quelques sépultures, ainsi que l'arbre qui les ombrage, alors que les tombes d'alentour sont complètement bouleversées. Dans le médaillon : tout ce qu'il reste de l'importante ferme de Cour-Soupir.



## PRISONNIERS ALLEMANDS AMENÉS A L'ARRIÈRE



*Tandis que notre classe 1918 vient à peine de partir à la caserne, les soldats allemands de cette classe sont déjà au feu ; la preuve en est dans ce lot de prisonniers faits lors des derniers combats sur l'Aisne.*



*Le succès de notre offensive dans l'Aisne pourrait se mesurer au nombre des prisonniers restés entre nos mains. Entre le 16 avril et le 7 mai nous en avons déjà dénombré près de 30.000, et depuis lors il en a été capturé par centaines. Tous ceux que l'on voit ici appartiennent au même régiment : chaque régiment, pour le tri, est enfermé dans un réseau de fils de fer. Dans le médaillon : un poste de guetteur dans la tranchée dite de Dresde. Au-dessus : des trous d'obus changés en lacs par les dernières pluies.*



# NOS FANTASSINS ENLÈVENT LE PLATEAU DE CRAONNE



Nos hommes s'avancent sous la protection du tir de barrage, dont la portée s'allonge à mesure qu'ils progressent, formant un rideau de feu.



Dans le médaillon : un groupe de prisonniers boches cueillis au passage se hâtent vers nos lignes de l'arrière, et font encore « kamarade » en courant.



Les premières vagues se mettent en marche, les hommes se tenant écartés les uns des autres afin d'offrir moins de prise au tir des mitrailleuses.



Dans le médaillon : au coup de sifflet marquant l'heure de l'attaque, les hommes sortent des tranchées pour former les vagues d'assaut.



Le plateau de Craonne, parcouru dans toute sa largeur par le Chemin-des-Dames, constituait un obstacle sérieux à notre marche vers Laon. Nous en occupons déjà une partie, lorsque, le 5 mai, au cours d'une brillante attaque, notre infanterie en a achevé la conquête. Ces photographies ont été prises pendant la bataille. Celle du bas montre l'arrivée de nos troupes sur le Chemin-des-Dames.



## LA MISSION FRANÇAISE A WASHINGTON



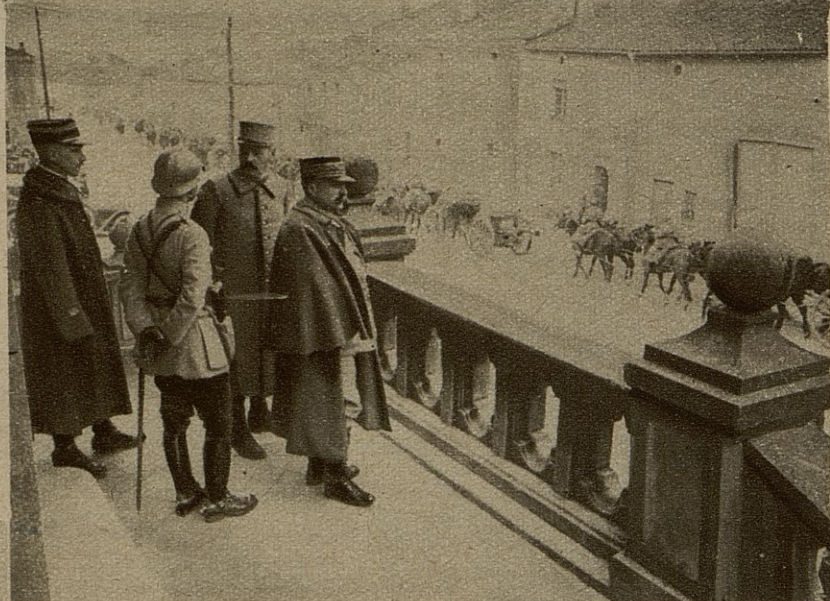
Aux Etats-Unis la mission française a reçu un accueil inoubliable. Ces photographies ont été prises à son arrivée à Washington. En haut, de gauche à droite : M. Lansing, ministre des affaires étrangères des Etats-Unis ; le maréchal Joffre, M. Viviani et M. Jusserand, notre ambassadeur. En bas, quittant le « Mayflower » : le maréchal Joffre, M. Jusserand et le général Scott, chef d'état-major général de l'armée des Etats-Unis. Dans le médaillon : l'arrivée de la mission à la maison de M. White, qui fut sa résidence.



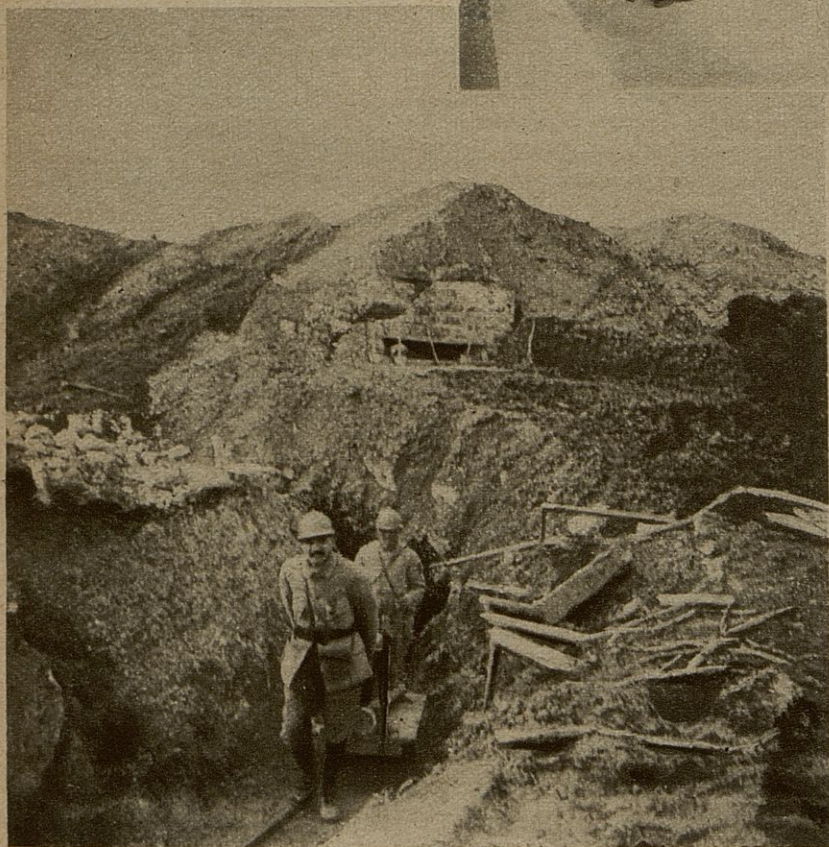
## DE LA CHAMPAGNE A LA MEUSE



Sur tout le front, la nouvelle de l'entrée en guerre des Etats-Unis, le récit de leurs actes amicaux envers les alliés, ont été accueillis avec un grand enthousiasme par nos troupiers. Partout où ils l'ont pu, ils ont arboré le drapeau américain à côté du drapeau français, même s'ils devaient être les seuls témoins de cette manifestation. Ainsi ont-ils fait à Beauséjour. Le service du génie travaille là au forage d'un puits artésien. Au faite du haut chevalement qui protège les machines, on a pu voir le drapeau étoilé unir ses plis à ceux du drapeau tricolore.



Le village d'Aubréville, à 28 kilomètres de Verdun, sur la ligne de Bar-le-Duc à Clermont-en-Argonne, eut, comme toute la région, à souffrir du séjour des Allemands. Mais la sécurité y est revenue ; les ruines ont été relevées. Les habitants s'efforcent de faire oublier à nos soldats qui y séjournent en passant, les heures tragiques de la guerre. Dans le médaillon : deux de nos chefs, le général Guillaumat, commandant d'armée, et le général Martin, ont été photographiés alors qu'ils assistaient au défilé d'un régiment d'artillerie allant aux premières lignes.



En Champagne, dans certains secteurs, les Allemands avaient profité de la disposition et de la nature du sol pour créer des fortifications vraiment remarquables. Dans la région de la ferme de Beauséjour, où se livrèrent récemment de rudes combats qui tournèrent à notre avantage, on les chassa d'un système de tranchées que dominait un observatoire, en partie creusé, en partie bâti, que représente la photographie de gauche. A droite, ce sont des observatoires que les Boches avaient construits dans les arbres.





# JOB

DÉTECTIVE DE GUERRE

par

Edmond ÉDOUARD-BAUER

III

L'INVRAISEMABLE CERCUEIL

(Suite)

C'était donc là la tanière où depuis près d'une semaine l'irréductible assiégé tenait en échec un peloton de gendarmerie, renforcé maintenant d'un détachement de territoriaux ! Je songeais, tout en marchant, aux pouvoirs extraordinaires qui avaient été dévolus à Job à l'occasion de ce dramatique incident, plutôt banal au milieu de la gigantesque tragédie de la guerre, et ma curiosité s'aiguillonnait davantage, en sentant tout proche l'épilogue de ce mystère.

C'était la veille que Job avait réussi à se faire recevoir par le général de division commandant un de nos principaux secteurs, et, tandis que je l'attendais sous les arbres du parc du quartier général, je me rappelais ma stupéfaction en le voyant ressortir du château, accompagné cette fois par le grand chef, qui, lui serrant la main sur le perron, lui disait :

— Allez, Job, et tâchez de réussir encore une fois ; je vous délègue, à l'occasion de cette extraordinaire affaire, les pouvoirs les plus étendus, absolus ! Vous avez déjà donné de nombreuses preuves de votre haute valeur dans cet ordre de choses ; j'ai confiance entière en vous ; allez !

Bien que tenu à l'écart du secret que Job possédait seul avec le général, je lui avais été adjoint en ma qualité d'officier et nous étions partis le soir même.

La porte basse d'une voûte passant entre les bâtiments donnait accès dans la cour de la ferme. Sous le porche, trois gendarmes, carabine au poing, l'œil méfiant et les traits tirés par la fatigue, nous reçurent assez rudement malgré mon galon d'or ; on nous fit entrer dans une écurie transformée en corps de garde et bientôt arrivèrent le capitaine de gendarmerie et le lieutenant d'infanterie qui dirigeaient le siège.

Aussitôt que j'eus présenté Job et expliqué les raisons de sa présence, le capitaine fronça les sourcils.

— Mon ami, lui dit-il, je m'incline devant les pouvoirs dont vous êtes porteur, mais je vous avertis dès maintenant que je doute fort de leur utilité... dans cinq minutes la bauge de la bête puante qui vient encore de nous tuer deux hommes va sauter ; en ce moment même on doit allumer le cordon Bickfort...

Job bondit :

— Arrêtez ! cria-t-il, ou tout est perdu.

Le capitaine haussa les épaules.

— Trop tard ! je vous dis que...

En ce moment, un sergent entra brusquement et, sans même prendre l'attitude militaire, s'écria :

— Mon capitaine, le Boche vient de nous descendre l'homme chargé de faire partir le détonateur !

Le capitaine bondit au dehors et nous le suivîmes en désordre.

Sous le petit jour, la cour de la ferme s'ouvrait grise et morne ; un abreuvoir baillait au milieu ; dans le fond, à droite, s'élevait une sorte de tour rustique, grange dans le bas, pigeonnier dans le haut : ainsi se présentait le donjon de l'assiégé.

Entre sa base et l'auge vide, une masse grisâtre gisait aplatie : c'était le corps de l'homme qui se dévouait la minute d'avant.

Le capitaine jura effroyablement et, d'un geste brusque, nous fit nous garer sous la voûte où, les yeux furieux et le fusil au poing, s'entassaient soldats et gendarmes. Par les lucarnes et dans l'ombre des porches des bâtiments qui flanquaient les trois autres côtés de la cour, nous entrevoyions comme des éclairs des reflets de baïonnettes et parfois un poing dressé ; les autres détachements qui occupaient ces divers corps de logis ne devaient pas être moins exaspérés que le nôtre.

Mais, soudain, une rumeur faite de la voix de presque tous les assiégeants monta :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ? Ils se rendent !

En effet, un chiffon blanchâtre, attaché au bout d'un bâton, s'agitait par une des lucarnes du grenier.

— Il faut savoir ce qu'ils veulent, dit le capitaine ; et il cria :

— Un homme de bonne volonté !

Tous les hommes se précipitèrent.

— Voilà ! voilà ! mon capitaine.

— Moi !

— Moi !

— Bernard, vous êtes le plus jeune... allez-y !

Un petit gendarme aux traits énergiques passa sa carabine à l'un de ses compagnons, salua militairement son chef et s'avança à découvert dans la cour.

Notre cœur se serra.

Arrivé à cinq mètres de la tour, il leva la tête et cria :

— Qu'est-ce que vous voulez, là dedans ?

Une voix rauque répondit :

— Nous rendre à condition.

— Eh bien ! descendez et avancez au ralliement.

— Impossible, je suis blessé et mon compagnon ne parle pas français.

— Hum ! j'ai bien qu'il vous voulez nous jouer un sale tour... enfin, j'ai rendu compte.

Le petit gendarme tourna les talons, et, dédaigneux, sans un regard derrière lui, revint tranquillement vers nous.

— Il faut tout de suite y aller, dit Job ; ouf ! rien n'est peut-être perdu.

— Mais c'est de la folie ! dit le capitaine ; nous n'aurons pas fait dix pas dans la cour que nous serons tous par terre ! A moins que ce bandit ne préfère nous faire sauter avec lui, lorsqu'il nous tiendra dans sa tanière... Enfin je ne connais que les ordres, vos pouvoirs sont formels... qui désignez-vous pour aller palabrer avec ces sauvages ? Je demande à en être, naturellement...

— Eh bien !... vous, mon capitaine, puisque vous le désirez.

Et me désignant :

— Le sous-lieutenant Aert, naturellement ; le brave gendarme Bernard comme secrétaire, et moi, comme... « observateur ».

— Allons-y ! dit le capitaine.

Notre petit groupe traversa la cour dans un silence de mort : dès que nous fûmes devant la lourde porte



de la grange, elle s'ouvrit en grinçant ; dans son encadrement sombre, une massive silhouette se dressait.

C'était Fritz, le valet de confiance du baron de Falsberg et son unique compagnon de résistance, qui était notre introducteur.

Bernard, à côté de moi, me donnait ces brefs détails, tandis que j'admirais la stature colossale de ce Poméranien géant au poil roux, au front bas, aux poings énormes, aux yeux clairs et durs enfoncés sous l'orbite comme des pointes d'acier en arrêt.

Nous pénétrâmes dans la grange obscure et, par une échelle des plus roides, nous franchîmes la trappe qui donnait accès dans le réduit des deux assiégés.

L'intérieur du benoît pigeonnier n'était rien moins qu'une casemate possédant tous les perfectionnements modernes ; les murs circulaires garnis à profusion de râteliers d'armes étincelantes étaient en bon béton armé, et les quatre lucarnes par lesquelles la pièce s'éclairait étaient murées d'obturateurs blindés, à l'instar d'une coupole cuirassée du dernier modèle. Au demeurant, ce n'était pas autre chose qu'un blockhaus qui s'élevait au milieu de cette cour de ferme sous le masque d'un colombier paisible.

Mais il y avait aussi, dans cet antre, des choses terribles et singulières...

C'était d'abord, assis sur une haute chaise près d'une des lucarnes ouvertes, une sorte de gnome, à face humaine, livide et repoussant : le baron de Falsberg en personne, sa tête ronde aux traits durs,

au nez épaté, aux lèvres épaisses et exsangues, reposait, sans cou, pour ainsi dire, sur un tronc rachitique, tassé, comme pétri, comme aplati des épaules au bassin ; ses jambes et ses bras avaient conservé leur longueur normale, ce qui donnait vaguement à ce misérable infirme l'aspect d'une monstrueuse araignée. Du sang coulait goutte à goutte de la jambe gauche de son pantalon, élargissant une large flaque sombre à côté de son siège.

De l'autre côté de la chambre, un immonde grabat précisait sa masse sombre, et dans la ruelle, entre le matelas et le mur, luisaient six yeux terribles.

C'étaient les regards des trois autres fidèles compagnons du baron, ses trois inséparables chiens dans à poils gris, ses confidentes de haine, ses autres compagnons de siège.

A notre entrée, ils se mirent à tirer silencieusement mais avec fureur sur la chaîne qui les rivait au mur, et avec leur langue rouge pendante entre leurs babines retroussées sur des crocs féroces, avec leurs prunelles dilatées et phosphorescentes, ils ne laissaient pas d'être réellement impressionnants.

Le baron se mit à parler d'une voix lente et basse :

— Messieurs, vous me tenez enfin ; je me rends ; je puis agir ainsi : je vous ai fait chèrement payer ma capture et, de plus, vous ne m'aurez pas tout à fait, puisque je serai mort dans deux heures...

— Mais je sais (et ici son regard s'attacha sur Job avec une acuité aiguë) « je sais » qu'il vous importe peu de me tenir mort ou vif, vous serez donc satisfaits. Néanmoins je puis encore vous imposer mes conditions (il appuya sur le mot « imposer » en redressant la tête avec défi). En effet, si vous refusez, je presse ce bouton électrique sur lequel j'ai la main et je fais exploser du coup les dix mille kilos de poudre qui sont emmagasinés dans les murs de ce domaine. Vous voyez que, toujours, nous autres Allemands, nous savons tout prévoir.

Le capitaine grogna sourdement :

— Dites vos conditions ; si je les juge inacceptables, à votre guise !

— Elles sont acceptables, reprit le baron ; je demande la vie sauve pour « mes » compagnons, et votre parole d'honneur — je sais ce que vaut la parole d'honneur d'un Français — que vous ne vous saisirez de ma personne, ou plutôt de ma dépouille, qu'après qu'ils auront été mis en sûreté, par vos soins, de l'autre côté de la frontière suisse.

Il y eut un silence. Job tira le capitaine par la manche et ils se mirent à conférer à voix basse, un peu à l'écart de notre groupe.

— Les forces m'abandonnent, messieurs, pressez cet entretien, murmura le baron, sinon...

Le capitaine se retourna brusquement et, rageur, répondit :

— Soit ! c'est accepté ; je vous donne ma parole, elle est solide, vous avez raison. Mais votre complice n'emportera avec lui aucun objet, aucun ballot et subira une fouille minutieuse avant d'être remis entre les mains de ceux qui seront chargés de l'escorter jusqu'à la frontière ; si vous refusez...

— J'accepte, messieurs ; Fritz et mes fidèles compagnons me feront cette nuit la veillée funèbre, que vous aurez la bienséance de ne pas troubler, je l'espère ; et demain ils se remettront entre vos mains.

Le lendemain matin, au petit jour et à travers la cour déserte, sous l'œil vigilant des sentinelles dissimulées comme de coutume dans les divers corps de bâtiment, nous vîmes s'avancer Fritz, tenant en mains les trois énormes molosses muselés tirant sur leur chaîne.

Les formalités furent brèves, mais minutieuses, et lorsque le serviteur du baron de Falsberg et ses chiens se furent éloignés sous bonne escorte, nous nous dirigeâmes à nouveau vers le pigeonnier.

Rien n'était changé dans l'intérieur du blockhaus : la chaise vide de l'assiégé était toujours près de la lucarne, la flaque de sang avait seulement été minutieusement essuyée ; au fond de la pièce, sur le grabat, nous distinguâmes la silhouette rigide du cadavre du baron, les draps remontés au menton de la tête exsangue, les yeux clos.

Job s'avança d'un pas rapide ; un éclair de triomphe brillait à travers son lorgnon ; il se courba près de la couche mortuaire et, soulevant légèrement la couverture qui pendait jusqu'à terre, il s'écria :

— J'en étais sûr ! regardez : quel lit singulier !

Nous nous penchâmes. Le lit n'était, à vrai dire, qu'une longue caisse d'acajou poli à montures et poignées de cuivre, sur laquelle était posée une simple paillasse.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? murmura le capitaine.

— Ça, s'exclama Job, c'est ce qui sert à déchirer ceci.

Et, ce disant, il rejeta complètement en arrière le drap qui recouvrait le cadavre. Mais, dans le même instant, la tête qui reposait sur l'oreiller tomba sur le plancher avec un bruit sourd et vint rouler jusqu'à nos pieds.

Le lit était vide, le corps de l'assiégé avait disparu.

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Edmond Édouard-Bauer, avril 1917.



# LES COMBATS DANS LES MONTAGNES DE MACÉDOINE



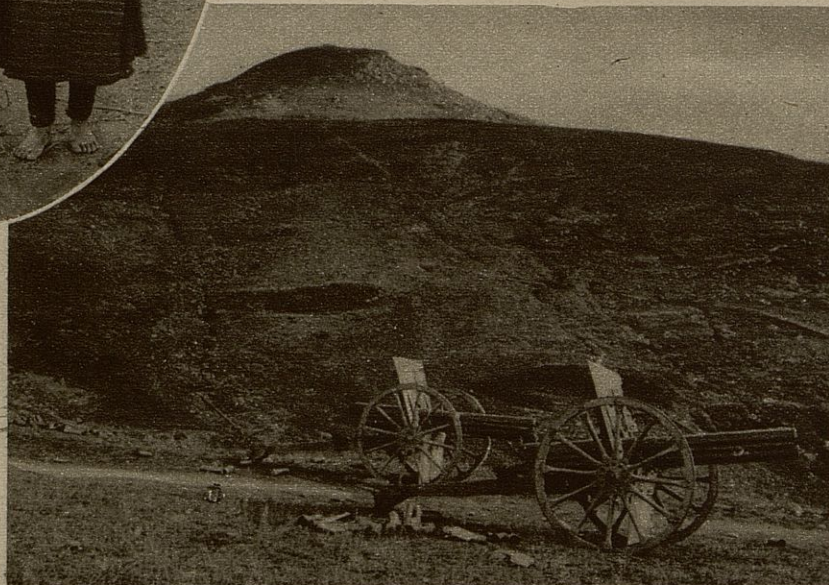
Aux environs de Grunista, en face d'un paysage plein de grandeur, un Serbe assis sur le versant de la hauteur regarde paître ses mules. Le brouillard devant lui emplit la vallée. Au fond se détache le mont Flora.



Aux environs de Monastir, les soldats de l'armée russe sortent de leurs tranchées pour se ruer à l'attaque. Devant eux s'étend la plaine dénudée où aucun repli ne leur permettra de se défilier, et qu'ils ont à franchir.



Un convoi d'artillerie des troupes russes va prendre position sur la montagne ; l'étape a été difficile et l'on fait halte avant de poursuivre l'ascension ; hommes et bêtes se reposent. Dans le médaillon, deux femmes du village de Grunista regardent passer tous ces soldats en filant leur quenouille.



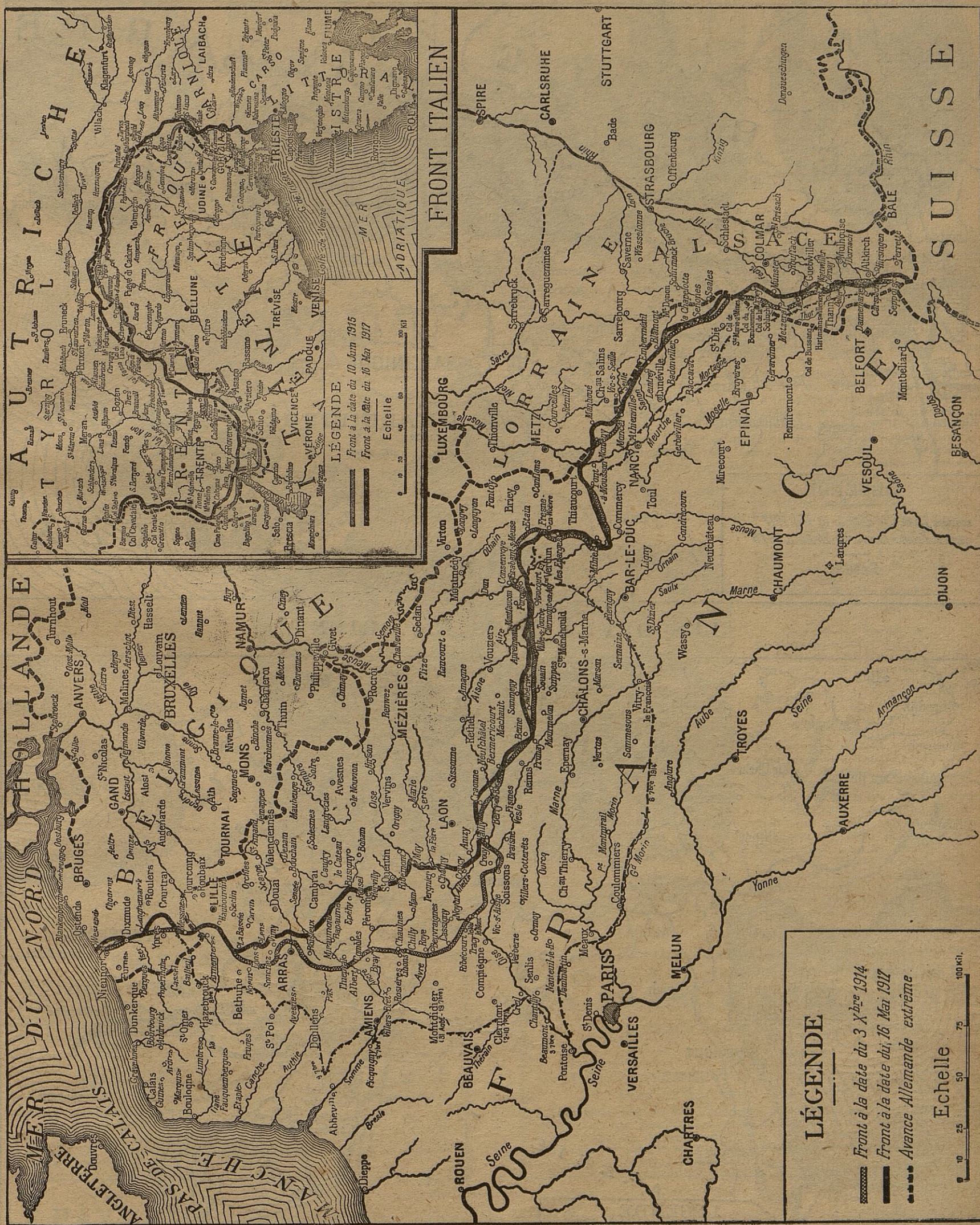
Lorsque personne n'aurait pu croire à une trahison de Ferdinand, l'artillerie de l'armée bulgare avait été fournie par le Creusot ; aussi nos artilleurs ont-ils été surpris de reconnaître des frères de notre 75 dans les pièces enlevées aux Bulgares ; les obus provenaient d'une maison de Dusseldorf.



Des combats se sont livrés sur tout le front de Macédoine depuis le lac Prespa jusqu'au lac Doiran ; Italiens, Français, Russes, Serbes, Venizelistes et Anglais ont attaqué les positions ennemies et ont avancé leurs lignes ; c'est dans les montagnes de Macédoine que l'on se bat et la lutte est particulièrement dure ; il faut amener canons et munitions par des chemins à peu près impraticables. On voit ici des pièces de 65 de montagne placées sur un traineau tiré par des chevaux ; la bête de tête s'est abattue et le convoi est arrêté ; à droite, le convoi passe devant une ambulance des alliés, que des avions ennemis ont récemment bombardée.



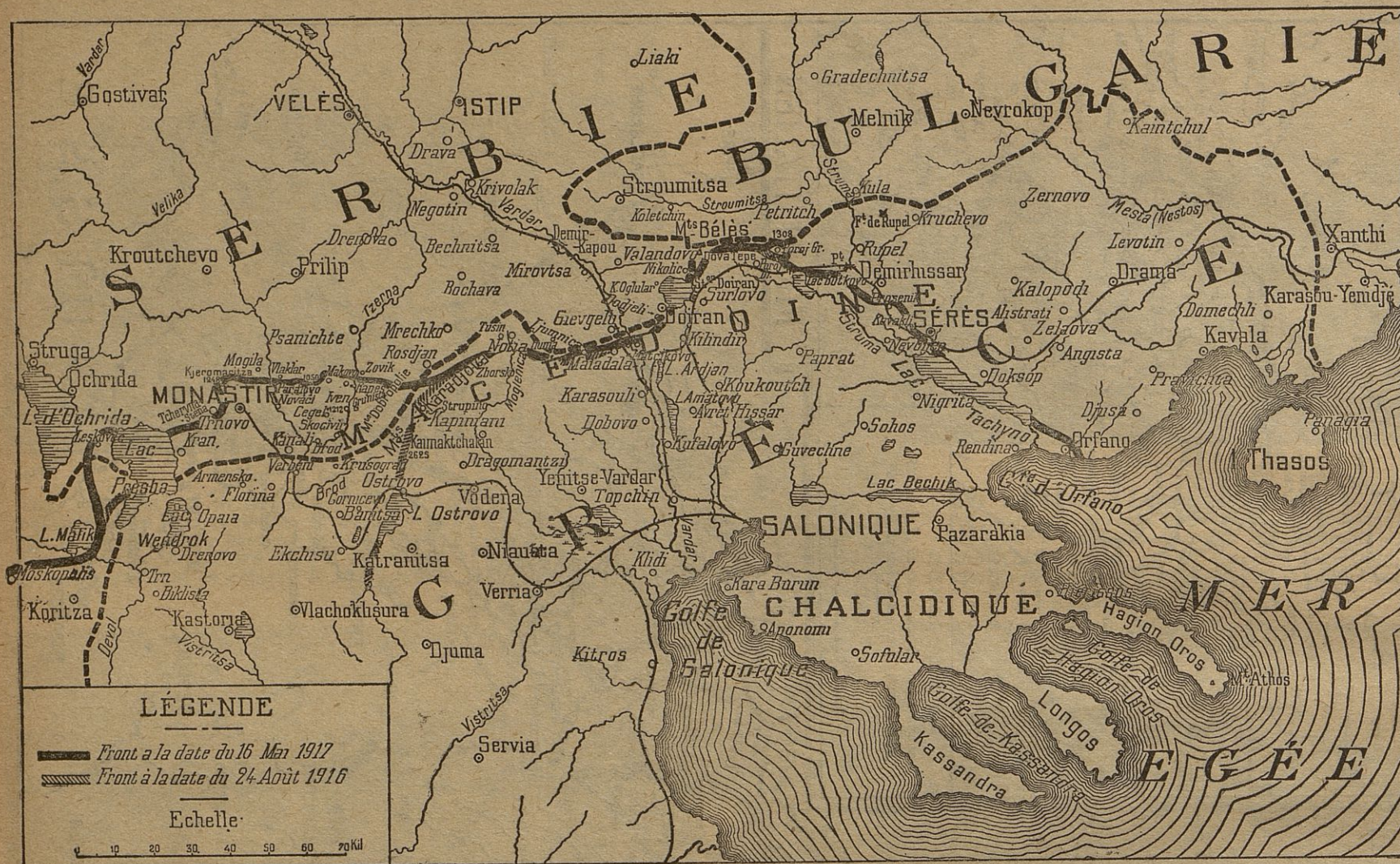
## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)



## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



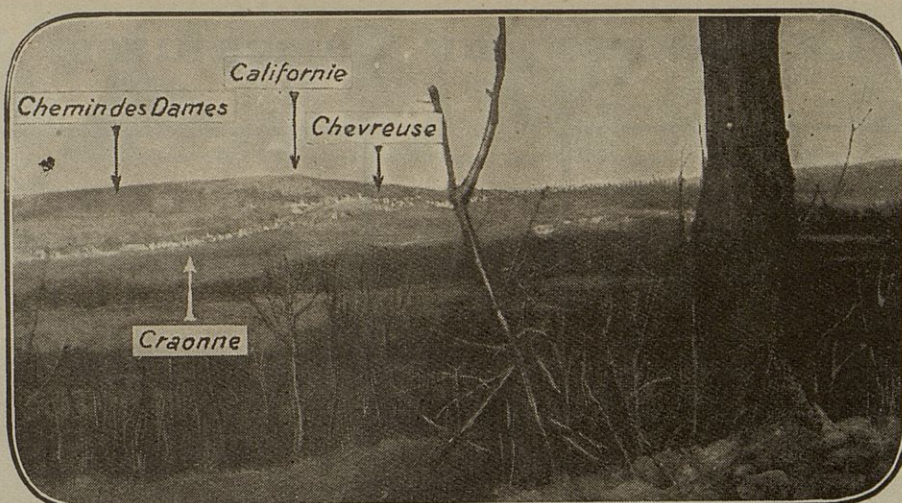
## LES OPÉRATIONS EN ORIENT



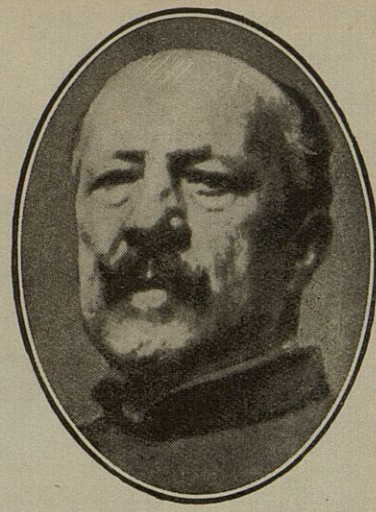




Le colonel NORTON DE MATTOS  
ministre de la guerre du Portugal  
qui vient d'arriver en France.



Cette photographie montre la région du plateau de Craonne  
enlevé par nos troupes après de sanglants combats.



Le peintre espagnol J. VILLEGAS  
qui expose à Paris au profit de la  
Société des Amis des Artistes.

## SUR LE FRONT ORIENTAL

**FRONTS RUSSE ET ROUMAIN.** — Les communiqués russes sont toujours aussi insignifiants : fusillades et reconnaissances d'éclaireurs, chicanes entre patrouilles, et échec, le 10, d'une petite attaque ennemie dans les Carpathes boisées. La situation intérieure, toujours incertaine, influe fâcheusement sur celle du front. On annonce la démission du ministre de la guerre Goutchkoff, du général Broussiloff en tant que commandant du front sud-ouest, et du général Gourko, en tant que commandant du front ouest. Un autre bon et vaillant soldat a résigné ses fonctions : le général Korniloff, qui a cessé volontairement d'être gouverneur de Petrograd. A la fin d'avril 1915 ce général avait été fait prisonnier avec une poignée d'hommes après avoir lutté, quoique blessé, pendant quatre jours et quatre nuits contre une foule d'ennemis. Emmené en captivité, il réussit à s'évader en septembre et à gagner la Roumanie après un voyage à pied d'un mois, dans des conditions, est-il besoin de le dire, des plus difficiles. Une information de source officielle montre la Turquie s'efforçant de négocier une paix séparée avec la Russie, sur la base de l'ouverture complète des détroits à la navigation russe, marchande ou militaire, et d'une révision des conditions d'existence de l'Arménie. On rapproche de cette nouvelle la remarque d'allées et venues diplomatiques entre Constantinople et Berlin, où elle aurait causé un vif émoi.

De Roumanie, on n'a reçu aucun communiqué.

**MACÉDOINE.** — L'activité a été et reste générale sur le front de Macédoine. Pied à pied, les alliés progressent dans tous les secteurs. Le 10, à l'ouest du Vardar, les Français enlèvent la Srka di Legen (sud d'Huma); les Serbes prennent deux ouvrages au nord de Pozan; les Anglais avaient, du 8 au 9, attaqué au sud-ouest du lac Doiran : ils s'emparent de tranchées sur 3.200 mètres et 500 mètres en profondeur, ainsi que d'autres positions entre le lac et le Petit-Couronné, sur un mille de front. Ces gains ont été réalisés au cours de combats très durs, et qui ont coûté à l'ennemi des pertes très élevées. Le 12, les Grecs, opérant en

liaison avec les Français à l'est de la Srka di Legen, enlèvent un fort ouvrage près de Ljumnica; les Serbes se rendent maîtres de la hauteur 1824 et continuent à progresser sur le Dobopolje. En outre ils exécutent avec succès des coups de main dans les régions de Bokovo et de Gratchanica, et le 13 ils continuent à gagner du terrain sur le Dobopolje.

Plusieurs centaines de prisonniers ont été enlevés à l'ennemi au cours de ces journées mouvementées, et les alliés lui ont pris en même temps une quantité appréciable de matériel. Il est à remarquer que les gains réalisés en ces quelques jours consistent surtout en régions d'une certaine altitude, sauf aux abords du lac Doiran où ce sont des plaines basses que les Anglais occupent. Mais Monastir, à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer, est voisine d'un massif montagneux que nous tenons en partie; dans la boucle de la Cerna, les Italiens occupent des hauteurs d'environ 1.000 mètres; les opérations des Serbes dans la haute Moglenica se déroulent sur des pentes et des plateaux encore plus élevés; enfin, Français et Grecs se battent actuellement, de la Moglenica au Vardar, à environ 700 mètres au-dessus de la vallée de ce dernier fleuve. Ces nouveaux théâtres d'opérations, grâce à leur situation élevée, offrent aux troupes, en général, l'avantage de la salubrité. En 1916 elles eurent cruellement à souffrir du voisinage des marécages du Vardar; l'état sanitaire dans l'armée d'Orient fut alors déplorable. Mais on peut être rassuré à cet égard pour l'été qui commence.

**CAUCASE.** — Tandis que les Turcs se tiennent assez tranquilles au Caucase, ce sont les Kurdes qui s'agitent. Nos alliés ont fréquemment affaire à eux. Tantôt les montagnards agissent seuls, tantôt avec le concours de quelques détachements ottomans. Dans la région au sud-ouest d'Erzindjian ils ont attaqué les Russes en deux endroits; ils étaient environ trois compagnies. Sur d'autres points se sont produites des initiatives semblables. Ces manifestations ont en général tourné à la confusion des Turcs : nos alliés leur ont pris différentes positions et tué du monde. Il est arrivé que les Russes, après avoir enlevé quelques tranchées, ont mieux aimé les abandonner que les défendre contre des retours agressifs, menés avec des forces très supérieures.

Ces incidents nous intéressent surtout parce qu'ils nous prouvent que sur ce front la stagnation n'est pas absolue.



Une grève des couturières a eu lieu à Paris : plus de trois mille midinettes ont cessé le travail : elles ont organisé réunions et manifestations sans qu'aucun incident sérieux se soit produit.

### NOTRE PRIME

#### Agrandissement photographique

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffira d'envoyer au PAYS DE FRANCE, avec la photographie à agrandir, **trois bons-primés**, dont le dernier paraît dans ce numéro, à la dernière page des annonces, en y joignant en mandat-poste le montant de la commande, suivant conditions indiquées sur ce bon qui doit mentionner très exactement le nom et l'adresse de son titulaire. Les photos défectueuses ou à transformer seront acceptées avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

A la demande de nos lecteurs nous acceptons encore les bons-primés parus dans les nos 122 à 128, ainsi que les bons pour une miniature en couleurs parus dans les nos 129 à 132, jusqu'au 31 mai 1917 inclus, date extrême à laquelle les demandes devront être parvenues au PAYS DE FRANCE.

### VIENT DE PARAÎTRE

#### L'ART & LA MANIÈRE DE FABRIQUER LA MARMITE NORVÉGIENNE

et de faire la cuisine { sans feu } ou presque  
  { sans frais }

PAR LOUIS FOREST

EN VENTE AU PAYS DE FRANCE, 2-4-6, BOULEVARD POISSONNIÈRE

Prix : 0<sup>fr</sup> 30; envoi franco contre 0<sup>fr</sup> 35

Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette brochure illustrée où, sous une forme amusante et concise à la fois, M. Louis FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à l'emploi de la **Marmite norvégienne**, à laquelle ses articles parus dans le *Matin* ont donné une notoriété soudaine et justifiée.

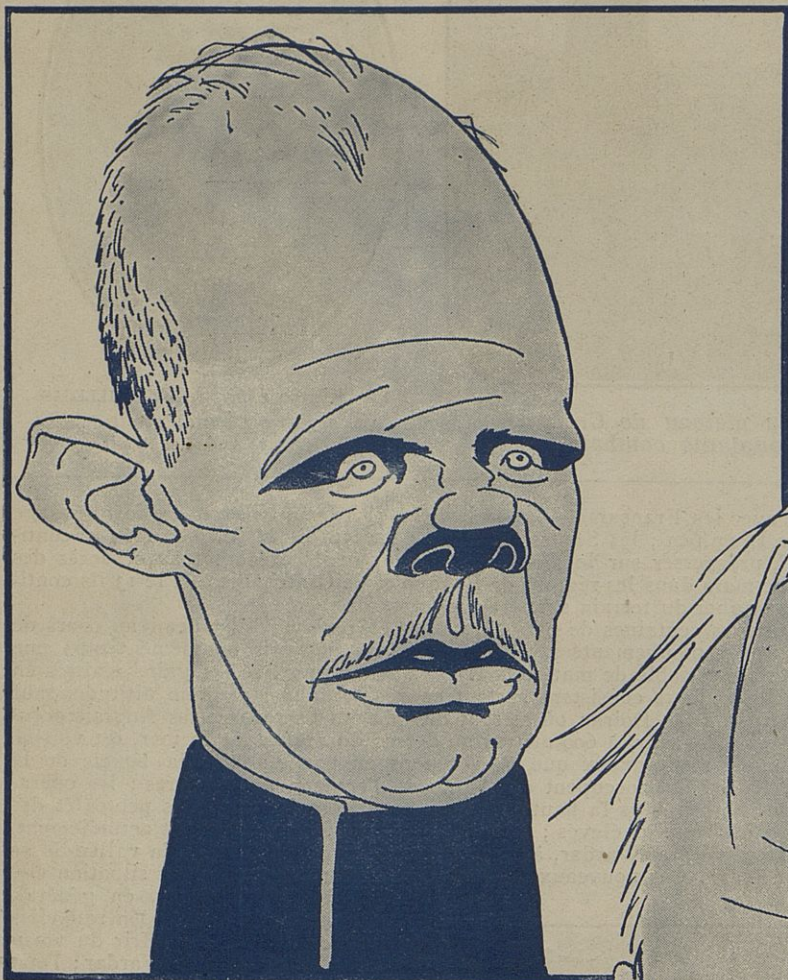
**LE PAYS DE FRANCE** offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 135 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 7 et intitulé : « A l'assaut du Chemin-des-Dames ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.



## La Guerre en Caricatures



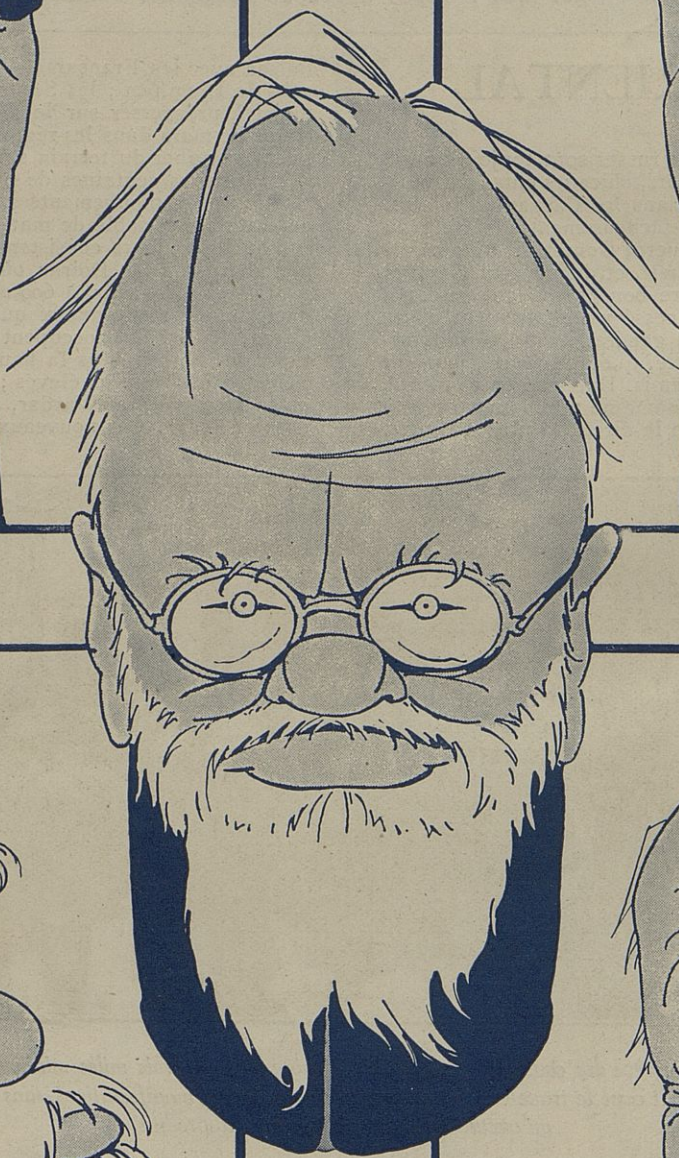
LE GRAND-DUC DE MECKLEMBOURG



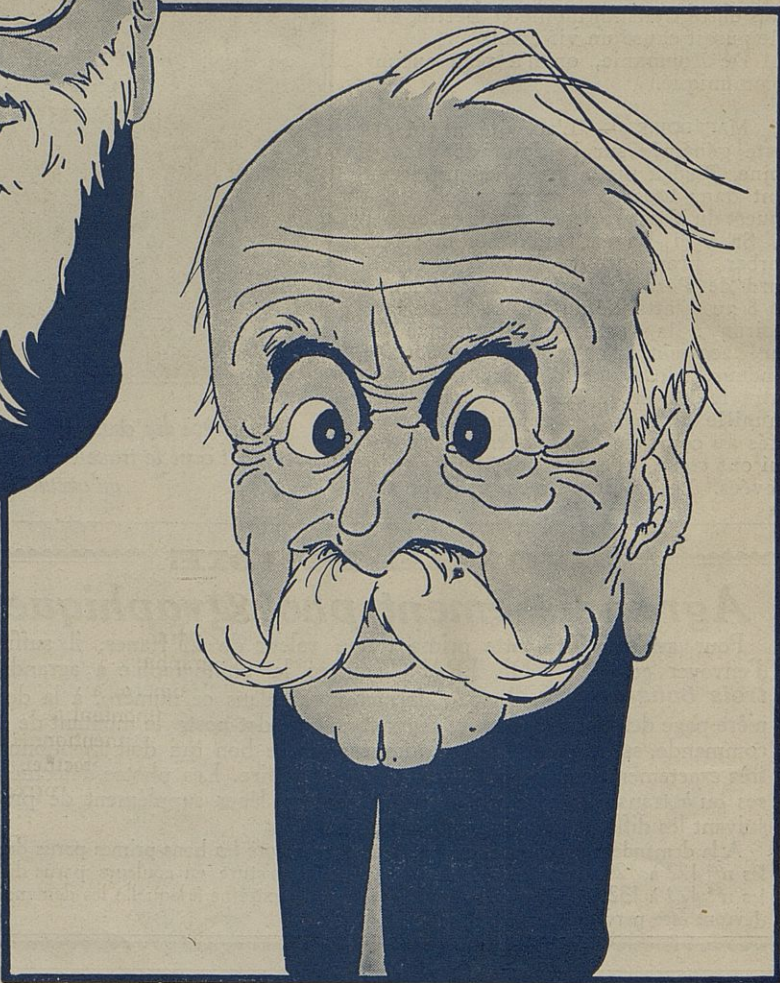
LE ROI DE SAXE



LE ROI DE WURTEMBERG



LE ROI DE BAVIERE



LE GRAND-DUC DE BADE

### LES GRANDS VASSAUX DU KAISER